

MK2 ET HAPPINESS DISTRIBUTION PRÉSENTENT



PEGGY GUGGENHEIM

LA COLLECTIONNEUSE

BECKETT
BRÂNCUSI
CALDER
DALÍ
DUCHAMP
ERNST
GIACOMETTI
KANDINSKY
LÉGER
MIRÓ
MONDRIAN
POLLOCK
ROTHKO

UN FILM DE

LISA IMMORDINO VREELAND

mk2

SUBMARINE DELUXE PRÉSENTE UNE PRODUCTION DAKOTA GROUP LTD FISCHIO FILMS & SUBMARINE EN ASSOCIATION AVEC DOB & CO PRÉSENTENT PEGGY GUGGENHEIM: ART ADDICT © 2014 SUBMARINE. THE WAYWARD GUGGENHEIM DE JACQUELINE D. WELD
DIRECTEUR DE LA PRODUCTION PETER TRILLING CO-PRODUCTION PETER NORTHROP MONTAGE BERNADINE COLLISHED PARKER PRODUCTIONS PRÉSENTENT UN FILM DE LISA IMMORDINO VREELAND
ARGILIA PRODUCTIONS EXECUTIFS MAJA HOFFMANN JOSH BRAUN BOB BENTON PRODUIT PAR STANLEY BUCHTHAL DAVID KOH DAN BRAUN RÉALISÉ PAR LISA IMMORDINO VREELAND
DAKOTA GROUP LTD - SUBMARINE 360 - SUBMARINE DELUXE

HAPPINESS
DISTRIBUTION



DURÉE : 1H36

ÉTATS-UNIS - AUDIO 5.1 - FORMAT 1.85 - COULEUR - ANGLAIS SOUS-TITRÉ FRANÇAIS
TITRE ORIGINAL : **PEGGY GUGGENHEIM: ART ADDICT**

SORTIE LE 26 JUILLET



SYNOPSIS

Libre et avant-gardiste, Peggy Guggenheim a traversé les bouleversements du XX^{ème} siècle aux côtés d'artistes qu'elle a fait connaître mondialement. Elle a notamment révélé le talent de Jackson Pollock, Alexander Calder ou encore Max Ernst. Des entretiens inédits de Peggy Guggenheim elle-même ainsi que des témoignages d'artistes et de critiques d'arts mettent en lumière la vocation et la vie tumultueuse de cette grande collectionneuse et icône de l'art moderne.

PEGGY GUGGENHEIM

Audacieuse et complexe, Peggy Guggenheim a traversé tous les grands bouleversements du vingtième siècle grâce à sa passion pour l'art... et pour les artistes eux-mêmes. Sa vie sexuelle était, et est toujours, plus débattue que sa collection d'œuvres d'art, pourtant exceptionnelle, qu'elle a construite au fil des années non pas pour son usage privé mais pour la révéler aux yeux du monde. Elle a ainsi fréquenté, aussi bien professionnellement qu'intimement, Samuel Beckett, Max Ernst, Jackson Pollock, Alexander Calder, Marcel Duchamp. Peggy Guggenheim a d'ailleurs révélé le talent de Jackson Pollock, Robert Motherwell, Mark Rothko et d'autres encore, désormais reconnus comme des figures de proue du modernisme.

En 1921, elle emménage à Paris et rencontre Pablo Picasso, Salvador Dali, James Joyce, Ezra Pound, Gertrude Stein, Fernand Léger, ou encore Vasily Kandinsky. En 1938, elle ouvre une galerie à Londres, Guggenheim Jeune, et y expose Jean Cocteau, Yves Tanguy, René Magritte, Joan Miro, Constantin Brancusi. Après l'invasion de Paris par le régime nazi, elle regagne New York et ouvre The Art of This Century, une des premières galeries d'avant-garde des États-Unis. Tandis qu'elle affronte plusieurs tragédies personnelles, elle continue d'agrandir sa collection d'art moderne, désormais immortalisée dans sa villa vénitienne, dans laquelle elle emménage en 1947. Depuis 1951, sa collection est une des plus célèbres au monde, et inclut des artistes tel que : Jean Dubuffet, Marcel Duchamp, Max Ernst, Alberto Giacometti, Arshile Gorky, Vasil Kandinsky, Paul Klee, Willem de Kooning, Fernand Leger, René Magritte, Man Ray, Jean Miro, Piet Mondrian, Henry Moore, Robert Motherwell, Pablo Picasso, Jackson Pollock, Mark Rothko, Kurt Schwitters, Gino Severini, Clyfford Still et Yves Tanguy.



ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE LISA IMMORDINO VREELAND

Pourquoi avoir choisi Peggy Guggenheim ?

Lisa Immordino Vreeland : En tant que diplômée d'histoire de l'art, j'ai toujours été intéressée par Peggy. J'ai lu son autobiographie, *Ma Vie et mes folies*, alors que j'étais encore étudiante, et j'ai découvert que c'était une femme extrêmement courageuse, qui a décidé de reprendre sa vie en main à la quarantaine. Plus jeune, elle était malheureuse, opprimée par les exigences de sa famille, très traditionnelle, et elle désirait changer de vie : cette révolution intérieure était extrêmement intéressante à mes yeux. Elle a vécu des drames, mais elle a été capable de se réinventer au cœur de l'avant-garde de son époque et de trouver sa vocation, ce que je trouve d'autant plus remarquable.

Le film est centré sur une interview retrouvée de Peggy Guggenheim, qu'elle a donné à la fin de sa vie. Comment l'avez-vous trouvée ?

Nous avons acquis les droits de *Peggy: The Wayward Guggenheim*, la seule biographie officielle de Peggy Guggenheim, publiée quelques années après sa mort et écrite par Jacqueline Bogard. Jackie avait consacré deux étés à interviewer Peggy, mais avait fini par perdre les cassettes dans son appartement de Park Avenue. Jackie savait tout de Peggy, ce qui est déjà exceptionnel, mais elle avait aussi des relations privilégiées avec son entourage : elle a interviewé pas moins de 200 personnes pour cette biographie. Elle s'est montrée très généreuse, et m'a permis de consulter toutes ses recherches, à l'exception des cassettes manquantes. Je me souviens que nous visitions son appartement et que, tout en ouvrant une porte de placard, je lui demandai : « Vous n'avez vraiment pas la moindre idée d'où se

trouve ces cassettes ? » Elle m'a dit, plus tard, qu'elle avait une cave, alors j'y suis descendue et j'ai consulté tous les documents, en les rangeant au fur et à mesure. Et bingo ! J'ai trouvé les cassettes dans une boîte à chaussures. Il s'agit la plus longue interview jamais donnée par Peggy, et c'est devenu le squelette de notre film. Il n'y a rien de mieux que d'entendre une personne raconter sa propre histoire, et Jackie n'avait pas peur de poser certaines questions délicates. On peut entendre sur les cassettes que certaines d'entre elles posaient problème à Peggy, parce qu'elle n'était pas particulièrement expansive ; elle n'exprimait pas beaucoup ses émotions. Et je suis contente que l'on puisse entendre cette autre facette de sa personnalité dans le film.

Si vous n'aviez pas trouvé ces cassettes, pensez-vous que votre documentaire aurait été profondément différent ?

Tout et son contraire a été écrit au sujet de Peggy. Il y a eu des centaines d'articles rédigés sur elle, de son vivant. Elle conservait certains de ces articles dans de très beaux carnets qui sont désormais dans les archives du Musée Guggenheim. Elle a aussi écrit sa propre autobiographie, à laquelle s'ajoute toutes les biographies écrites à son sujet. Le film aurait été une compilation de toutes ces sources.

Quelles sont les qualités de Peggy Guggenheim qui vous attiraient ?

Son courage, avant tout. Son histoire est incroyable, elle est restée à Paris jusqu'au dernier moment, pendant la seconde guerre mondiale, pour sauver des œuvres d'art. J'aime aussi les histoires comme la sienne, qui racontent une reconversion ou

une réinvention personnelle. Peggy a grandi dans une famille juive New Yorkaise d'origine bavaroise et très traditionnelle. Ils vivaient comme les Rockefeller. Dès son plus jeune âge, Peggy avait le sentiment d'être accablée par les traditions, et elle voulait s'en défaire. Cette indépendance d'esprit est très séduisante à mes yeux, elle avait conscience qu'elle ne satisferait jamais sa famille ou son époque. Elle a également vécu à une période qui me plaît particulièrement. Elle vivait à Paris dans les années 1920, à l'époque des dadaïstes et des surréalistes : c'était la capitale culturelle du monde. L'historien d'art John Richardson, qui a participé au film, qualifie Peggy de « pollinisatrice », parce qu'elle faisait le lien entre tous les artistes de son temps à une époque extraordinaire. Elle jouait un rôle capital. À mes yeux, Peggy incarne l'avant-garde, le fait d'être en avance sur son temps. Et elle incarne aussi une forme d'art - elle ne vivait que pour l'art.

The Guardian a décrit votre documentaire précédent, *Diana Vreeland: The Eye Has To Travel*, comme « une plongée fascinante dans la vie d'une femme audacieuse autant qu'un précis d'histoire du vingtième siècle ». Diana Vreeland et Peggy Guggenheim ont vécu sensiblement à la même époque. Pensez-vous qu'elles soient comparables ?

Leurs personnalités sont très différentes. Elles étaient toutes deux rebelles, et j'aime les rebelles. Elles venaient de familles traditionnelles et ont décidé de vivre selon leurs propres principes. Mais Diana Vreeland était enjouée et vivante, alors que Peggy Guggenheim était plus sombre. Je pense que Diana Vreeland était complètement visionnaire - tout ce qu'elle disait pouvait

revêtir plusieurs sens et trouvait toujours un écho, et c'est pour ça qu'elle est restée une icône dans le monde de la mode. Peggy était également visionnaire, mais elle était moins démonstrative. Et comme pour mon film précédent, le vingtième siècle est un des personnages principaux du film, mais il est illustré très différemment ici. Tout tourne autour des milieux artistiques de l'époque, dont Peggy était la colonne vertébrale.

Dans l'interview du *Guardian*, vous dites de Diana Vreeland que c'était une «féministe qui s'ignorait». Vous pensez la même chose de Peggy Guggenheim ?

Totalement. Mais Peggy ne se serait pas non plus qualifiée de féministe. Elle s'est fixée des objectifs et les a atteints, mais elle n'a jamais eu en tête un quelconque idéal féministe, ou en tout cas n'en a jamais fait une revendication politique : elle désirait profondément prendre part au monde de l'art et se trouver elle-même. Elle a toujours voulu créer une collection pour l'exposer, pour partager sa vision de l'art. Quand elle a finalement emménagé à Venise et qu'elle y a installé sa collection, je pense qu'elle a atteint son dernier objectif.

C'est votre deuxième film. Pouvez-vous nous en dire plus sur le processus de création et sur ses différences avec votre précédent documentaire ?

Le plus compliqué a été de faire le tri dans l'énorme quantité de documents qu'on avait à notre disposition. Il y avait énormément de sources écrites et iconographiques, à l'inverse de celles, plus informelles, que j'avais utilisé pour *The Eye Has To Travel*. J'ai été très chanceuse d'avoir accès à ces archives et ces enregistrements. En un sens, je débute encore, mais ce que je préfère, c'est encore de réorganiser toutes ces images et de leur faire raconter une histoire. Mais dans ce film, c'est légèrement différent, principalement parce que Peggy Guggenheim a eu une vie personnelle plus tumultueuse que celle de Diana Vreeland. De nombreux drames lui sont arrivés avant même la naissance de sa passion pour l'art. Alors il fallait revenir sur son enfance, très dense, et raconter le décès de son père sur le Titanic,



la disparition tragique de sa sœur, tous les événements qui ont fait d'elle la femme qu'elle était. Il fallait être sûr de poser la base de son identité avant d'arriver à sa vie adulte. Et bien sûr il y a eu la seconde guerre mondiale, qui fait partie intégrante de son histoire, lorsqu'elle a ouvert sa galerie à Londres pour y exposer Kandinsky et d'autres artistes majeurs pour la première fois. La quantité d'information à exploiter était monumentale, et j'espère avoir fait les bons choix au montage.

Les intervenants de votre documentaire forment un groupe très hétéroclite, de toutes les nationalités, professions et disciplines. Comment les avez-vous réunis ?

C'était un travail d'équipe. Certains choix étaient évidents, comme celui de recourir aux intervenants du musée Guggenheim ou à Philip Rylands, le directeur de la collection Peggy Guggenheim de Venise, de même que Jackie Weld, l'auteure de la seule biographie officielle de Peggy. Ce sont ceux qui nous ont raconté son histoire. Nous avons essayé de faire intervenir des proches pour parler de sa vie personnelle et de qui elle était, et, au contraire, des historiens d'art, des directeurs de galerie et des conservateurs de musée pour parler de son influence sur le monde de l'art. John Richardson, le biographe de Picasso le plus réputé, a par exemple un rôle très important dans le film, et nous

révèle beaucoup de choses au sujet de Peggy. Enfin, nous voulions faire parler des personnalités du monde de l'art d'aujourd'hui, comme Marina Abramovic et Larry Gagosian, parce qu'il est important de montrer qu'ils ont tous été influencés par Peggy et ses collections. C'était formidable d'entendre ce qu'ils avaient à dire à son sujet.

Peggy se trouvait souvent au bon endroit au bon moment, et ses collections ont clairement bénéficié de son flair. Qu'est-ce qui la rendait si visionnaire ?

Je me suis souvent demandé si cela était vraiment dû à son flair ou à une forme de chance. En 1938, quand Peggy a ouvert Guggenheim Jeune à Londres, c'était la première à montrer de tels artistes et à le faire de cette façon. Il y avait bien des galeries concurrentes, mais aucune tenue de cette façon. Elle a eu l'intelligence de demander à Marcel Duchamp d'être son conseiller - alors on peut dire qu'elle avait effectivement du flair et qu'elle était visionnaire. Elle était constamment à l'avant-garde, et je pense que c'est parce qu'elle restait ouverte aux idées nouvelles et parfois provocatrices. Il faut avoir une personnalité très ouverte pour agir de cette façon, et je pense que c'est effectivement son flair qui lui a permis de se transformer et de s'ouvrir de la sorte.

Vous dites dans une interview que Peggy Guggenheim était une figure centrale de l'art moderne...

Tout à fait, et elle n'avait rien de narcissique. Partager sa passion a toujours été son objectif principal en tant que collectionneuse d'art. Elle ne faisait pas ça pour que pour elle. Avant l'arrivée de Peggy, le monde de l'art était différent. Et aujourd'hui, il relève presque de la gestion de patrimoine. D'autres collectionneurs percevaient les choses différemment. Isabelle Stewart Gardner achetait des œuvres pour son usage privé : c'est plus tard que le Gardner Museum a été créé. Gertrude Stein a débuté sa collection dans le sillon de son frère. Les sœurs Coen n'exposaient pas publiquement non plus. La générosité de Peggy était grande avec les artistes qu'elle soutenait : elle a payé le premier appareil photo de Berenice Abbott et elle soutenait Pollock financièrement pendant chaque période difficile. Djuna Barnes, qui avait une relation compliquée avec Peggy, a néanmoins écrit *Nightwood* dans sa maison de campagne anglaise. Elle est aussi restée à Paris jusqu'au dernier moment, tentant de sauver des œuvres de l'invasion allemande. Elle stockait du gazole pour être sûr de pouvoir partir en urgence. Elle vivait sur l'Île Saint-Louis avec ses œuvres avant de les cacher dans une école puis de les faire envoyer à Marseille pour qu'elles soient transférées à New York par bateau. Mais à l'époque, son rôle dans le monde de l'art n'était pas pris au sérieux à cause de sa vie sentimentale tumultueuse.

Votre documentaire dépeint de façon très crue la sexualité de Peggy, qui était insatiable : certains disent que, pour elle, sexualité et art allaient de paire...

Son autobiographie a fait scandale quand elle est sortie, et elle n'utilisait même pas les vrais noms de ses partenaires, seulement des pseudonymes. Ce n'est qu'après la publication qu'elle en a révélé les noms. Mais le plus scandaleux pour l'époque, c'était qu'elle ose parler de sa sexualité. Elle s'est exposée à de potentielles humiliations, mais elle s'en fichait. À cette période, elle était indépendante et en accord avec elle-même. Mais il était clairement inhabituel d'en parler si ouvertement. Je pense qu'elle s'est trouvée au travers de ses conquêtes sexuelles, et que son besoin de séduction était lié à la perte de son père. Elle était aussi très aventureuse et audacieuse - il suffit de voir les hommes qu'elle choisissait. Ils étaient tous exceptionnels : Samuel Beckett, Yves Tanguy, Marcel Duchamp, et même son mari, Max Ernst. C'était aussi très courageux pour elle de vivre cette sexualité au grand jour. Beaucoup se conformaient aux règles, mais Peggy refusait.

Qu'est-ce qui la motivait, selon vous, à réunir ces collections exceptionnelles ?

Les familles comme celle de Peggy se sentaient chez elles partout parce qu'elles voyageaient énormément, et elle a eu la chance de parcourir le monde très jeune. Elle ne s'est jamais attachée à New York, et préférait l'Europe, où elle se sentait plus libre. Quand elle a emménagé à Paris, elle a établi une liste d'artistes avec Herbert Read, qu'elle a par la suite rencontrés et soutenus, pour la plupart. Elle a aussi développé un regard singulier sur l'art, un regard extrêmement moderne. Elle voyageait et vivait dans différents pays, ce que peu de femmes faisaient seules à l'époque. Bien sûr, sa fortune lui permettait de mener une vie



sans contraintes : elle a hérité de 450 000 dollars après la mort de son père, ce qui, après correction de l'inflation, représente encore aujourd'hui une très grosse somme d'argent. Cette aisance financière lui a permis de se déjouer des obstacles qu'elle a rencontré, et de vivre en toute indépendance. Après son départ de New York, elle a développé une véritable passion qu'il l'a conduite au succès. Mais elle était aussi très seule, et c'était son moteur. Elle était torturée, et a vécu de nombreux drames. Partir en Europe était un moyen pour elle d'y échapper. Elle s'est reconstruite dans les artistes qu'elle a soutenus : elle était véritablement très en avance sur son temps, et sa collection s'en ressent.

Vous plongez véritablement dans son enfance - on apprend que c'était une enfant déprimée et angoissée. L'art est devenu un moyen pour elle de s'ouvrir émotionnellement...

Elle a été initiée à l'art très jeune, et était déjà passionnée. Mais c'était la Renaissance, dans un premier temps, qui la passionnait. Enfant, pendant ses voyages, elle a découvert avec sa famille de nombreuses œuvres d'art classiques. Quand elle est venue en Europe, elle a commencé par voyager à la recherche des plus belles œuvres de la Renaissance, à l'image de celles qu'elle aimait tant quand elle était enfant.

Mais elle est restée profondément torturée toute sa vie, et pas seulement par la mort de son père : son mari la battait, sa sœur est décédée très jeune, et sa fille est morte avant elle. À la fin de sa vie, je ne pense pas que sa solitude et sa tristesse l'avaient quittée. Mais je pense qu'entre temps, elle s'était trouvée une raison de vivre dans l'art.





Un de ses plus grands succès reste sa galerie New Yorkaise, The Art of This Century, qui n'avait rien à voir avec ce qui se faisait dans le monde de l'art à l'époque. Son installation repoussait les limites de la galerie traditionnelle de l'époque. Elle faisait preuve d'une véritable maîtrise pour exposer ses collections...

Elle a su s'entourer des bonnes personnes pour aménager The Art of This Century, notamment Frederick Kiesler, qui en était le designer, mais aussi Howard Putzler, qui avait déjà travaillé pour elle sur Guggenheim Jeune à Londres. Et elle a pu exposer tous les surréalistes exilés qui vivaient à New York à l'époque, y compris son futur mari, Max Ernst, qui était la star du groupe d'artistes. Avec leur aide, elle a commencé à exposer l'art d'une façon à la fois avant-gardiste et accessible. Dans les musées et galeries traditionnelles, l'art est toujours lointain, encadré, inaccessible. Dans la galerie de Peggy, les œuvres jaillissaient des murs, et n'étaient pas confinées aux cadres. Kiesler avait créé des chaises spéciales sur lesquelles les visiteurs pouvaient s'asseoir et admirer les œuvres suspendues. Personne n'avait fait ça à New York avant - même aujourd'hui, il n'y a rien de semblable. Elle a fait de la galerie un endroit excitant et interactif où l'espace était au service des œuvres. À Venise, la galerie était aussi son domicile. Elle voulait exposer l'art de façon audacieuse et elle voulait que tout le monde puisse en profiter, ce qui est une problématique toujours très actuelle, à une époque où les musées deviennent toujours plus élitistes.

Larry Gagosian dit quelque chose de formidable au sujet de Peggy dans le film : « elle était sa propre création ». Vous êtes d'accord ?

Je suis complètement d'accord. Quand il a dit ça, au court de notre interview, je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Dans le cas de Peggy, cela venait d'un véritable besoin de se construire et de mieux se comprendre elle-même. Je ne suis pas sûre qu'elle ait réussi, mais elle s'est complètement réinventée : elle savait qu'elle n'était pas faite pour la vie à laquelle on la destinait. Elle a essayé d'être mère, mais ce n'est pas ce qu'elle a le mieux réussi, alors elle s'est tournée vers l'art et s'y est jetée à corps perdu. Personne ne voulait aider les artistes qu'elle a soutenu et exposé. Ils étaient tous marginaux, et elle aussi, au fond. C'est en ce sens qu'elle a su se réinventer. Et j'espère également que son humour caractéristique ressort dans le film, parce qu'elle était extrêmement drôle. C'est très clair quand on lit sa biographie.

Pour finir, quel est, selon vous, l'héritage le plus important laissé par Peggy Guggenheim, en dehors de son incroyable collection d'œuvres d'art ?

Son courage, et la façon dont elle a su le canaliser pour produire quelque chose d'exceptionnel. Elle avait une audace que peu avaient à l'époque, et surtout que peu de femmes avaient le luxe de pouvoir exploiter. En un sens elle était féministe, et c'est formidable, pour les femmes et les jeunes filles d'aujourd'hui, de voir des femmes s'extraire du carcan familial traditionnel pour vivre leur vie. La vie de Peggy n'avait finalement rien d'exceptionnel, jusqu'à ce qu'elle se trouve elle-même dans l'art des autres. C'est sa capacité à se réinventer qui a fait toute la différence.

Extraits de l'entretien mené par Sydney Levine
(Source : Indiewire)





LISA IMMORDINO VREELAND (RÉALISATRICE ET PRODUCTRICE)

Après avoir vécu en immersion dans le monde de la mode et de l'art pendant plus de 25 ans, Lisa Immordino Vreeland écrit la biographie *Diana Vreeland: The Eye Has To Travel*, et réalise le film documentaire du même nom, sorti en 2012. Le film a été présenté en avant-première internationale au festival du film de Venise, ainsi qu'aux festivals de Telluride et de Chicago, où il a remporté le Hugo d'argent. Il a également été récompensé par le Musée du Design de Londres en 2013.

Peggy Guggenheim: Art Addict est le second film de Lisa Immordino, acclamée pour son précédent documentaire, *Diana Vreeland: The Eye Has to Travel*. Elle travaille en ce moment sur son troisième film, dédié à Cecil Beaton.

G CONTEMPORARY

PRICE 6d.

intings

G CONTEMPORARY
PAINTING
AND
SCULPTURE

GUGGENHEIM JEUNE

CRÉDITS

LISA IMMORDINO VREELAND (Réalisatrice)
STANLEY BUCHTHAL (Producteur)
DAVID KOH (Producteur)
DAN BRAUN (Producteur)
LISA IMMORDINO VREELAND (Productrice)
MAJA HOFFMANN (Producteur exécutif)
JOSH BRAUN (Producteur exécutif)
BOB BENTON (Producteur exécutif)
JOHN NORTHRUP (Coproducteur)
BERNADINE COLISH (Monteur)
JED PARKER (Monteur)
PETER TRILLING (Directeur de la photographie)
BONNIE GREENBERG (Producteur exécutif de la musique)
STEVE ARGILA (Compositeur)

ENTRETIENS

MARINA ABRAMOVIĆ
DORE ASHTON
STEPHANIE BARRON
DIEGO CORTEZ
SUSAN DAVIDSON
ROBERT DE NIRO
SIMON DE PURY
JEFFREY DEITCH
POLLY DEVLIN
LARRY GAGOSIAN
ARNE GLIMCHER
MICHAEL GOVAN
NICKY HASLAM
PEPE KARMEI
DONALD KUSPIT

DOMINIQUE LÉVY
CARLO MCCORMICK
HANS ULRICH OBRIST
LISA PHILLIPS
LINDSAY POLLOCK
FRANCINE PROSE
JOHN RICHARDSON
SANDY ROWER
MERCEDES RUEHL
JANE RYLANDS
PHILIP RYLANDS
CALVIN TOMKINS
KAROLE VAIL
JACQUELINE BOGRAD
WELD EDMUND WHITE

ARTISTES REPRÉSENTÉS

JEAN ARP
SAMUEL BECKETT
CONSTANTIN BRÂNCUȘI
ALEXANDER CALDER
JOSEPH CORNELL
SALVADOR DALÍ
WILLEM DE KOONING
MARCEL DUCHAMP
MAX ERNST

ALBERTO GIACOMETTI
VASILY KANDINSKY
FERNAND LÉGER
JOAN MIRÓ
PIET MONDRIAN
ROBERT MOTHERWELL
JACKSON POLLOCK
MARK ROTHKO

DISTRIBUTION
HAPPINESS DISTRIBUTION
EN CO-DISTRIBUTION AVEC MK2
INFO@HAPPINESSDISTRIBUTION.COM
01 82 28 98 40

PHOTOS ET DOSSIER DE PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR
WWW.HAPPINESSDISTRIBUTION.COM

PRESSE
MAGALI MONTET
06 71 63 36 16
MAGALI@MAGALIMONTET.COM

mk2

HAPPINESS
DISTRIBUTION